

---

[Le Messenger Microfilm](#)[Le Messenger](#)

---

3-27-1896

## **Le Messenger, 16e N104, (03/27/1896)**

Le Messenger

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.usm.maine.edu/fac-le-messenger-microfilm>

---

### **Recommended Citation**

Le Messenger Collection, Franco-American Collection, University of Southern Maine Libraries.

This Microfilm is brought to you for free and open access by the Le Messenger at USM Digital Commons. It has been accepted for inclusion in Le Messenger Microfilm by an authorized administrator of USM Digital Commons. For more information, please contact [jessica.c.hovey@maine.edu](mailto:jessica.c.hovey@maine.edu).



Pour le monde est invité au

# GRAND SPECTACLE DU FAIR, MARDI SOIR, 31 MARS

Il y aura musique pendant que les visiteurs examineront, tout à leur aise, le magnifique étalage de Chapeaux, "Bonnets", Coiffures, Fleurs, Garnitures, Aigrettes, et le tout marqué très bas. Nous avons des Chapeaux convenant à tous les visages. Les figures grosses paraîtront délicates, et les jolies encore plus belles.

## Chapeaux et modes de Paques dans toute leur splendeur

Chaque dame et demoiselle voudra une belle et avenante coiffure pour APPAREILLER la nouvelle toilette de ce grand jour. Les vieilles clientes paraîtront jeunes avec un petit chapeau à la mode.

Venez vous-même faire le prix qui vous conviendront. Vous serez satisfaits.

## WOOD & BRANN.

77 RUE LISBON.

LEWISTON.

—Toutes les locomotives du Maine Central portaient des décorations de deuil en mémoire de la mort de l'ingénieur en chef Allen.

—Le pont de la rue Main sera ouvert à la circulation mercredi ou jeudi prochain. Si nous avons une inondation aussi forte que la dernière, ce pont ne résistera certainement pas.

—Dimanche soir, à 7 h. précises, répétition générale des *Clowns de Cornville*, avec orchestre. Tout le monde est prié d'être là à 7 h. 15 le plus tard afin de ne pas faire attendre les musiciens.

—Dimanche après-midi à 1 h. 30, assemblée extraordinaire du Cercle Papineau pour voir à la distribution des rôles de la pièce que le Cercle jouera dans le mois de juin. Les pièces ont été reçues de Paris, mercredi.

—Mlle Clotilde Cloutier informe ses anciennes clientes qu'elle a repris son ancien bouquin de couture au No 23 n. S. Yucca et qu'elle sera heureuse de prendre leurs commandes pour les robes.

—La retraite des jeunes gens se terminera samedi matin, celle des hommes commencera dimanche après-midi à trois heures et sera pour se terminer mercredi matin.

—On n'a pas encore retrouvé le corps du malheureux Allen, en dépit des constantes recherches faites par un plongeur de Portland. On dit qu'une récompense de \$500 est offerte à celui qui le trouvera.

—Non disponible. —Parce qu'il a acheté d'importantes des marchandises, les chaussures de dernière modes pour hommes femmes et enfants et que j'attendais à des prix de 50 à 100 pour cent de réduction. Z. Blum 372-374, Lisbon st.

—Nous engageons fortement nos aimables lectrices à lire l'annonce de nouveau magasin de chapeaux qui s'ouvrira mardi prochain dans le local qu'occupait le Fair, rue Lisbon. Un orchestre a été engagé pour la circonstance. Cet établissement est entre les mains de Miss Wood et Brann, deux modestes de Boston. Leur assortiment de chapeaux est splendide, d'après ce qu'en disent les connaisseurs.

—La rumeur allant à dire que les filatures Biss devaient fermer pour quelque temps est démentie de fondement. Nous sommes allés nous informer au bureau des filatures et nous a dit que la nouvelle était complètement fautive. "Il est bien vrai, nous a-t-il dit, que ce mois-ci est le plus tranquille de toute l'année, mais nous n'avons pas reçu d'ordre de suspension. Rien n'indique que nous ne fonctionnerons pas tout le temps."

—Notre manière de marcher dans les rues à quelque chose de typique, surtout par le temps qui court. C'est quand il faut passer d'une rue à l'autre en se servant des traverses que la scène devient plus mouvementée. Les exclamations que nous entendons alors sont à noter; il y en a de très caractéristiques. Puis il faut voir toutes les précautions que l'on prend pour se tenir de cette façon, au milieu avec les honneurs de la guerre! Dames et demoiselles se sont souvent trouvées devant un problème assez difficile à résoudre. Parfois il faut traverser la rue qui est pleine de boue; il faut la traverser sans détreindre sa jupe et...

—Un accident est arrivé au vu de modes des demoiselles Roberge, Thier et cela au grand avantage de nos marchands de nouveautés.

—Le vent de jeudi a fait partir la glace en haut des chutes. On la voyait, après dîner, s'élever dans les cataclysmes, mais par petits morceaux bien insuffisants. C'est bien heureux, car le vent de ce matin était de taille à tout faire partir d'un bloc.

—Nous attirons tout spécialement votre attention sur l'annonce que le Dr King publie un peu plus loin. Il annonce le remède le plus sûr et le plus recommandable qu'on puisse trouver. Adressez! King Med. Co. P. O. Box 1930, Boston, Mass.

—Si vous voulez avoir un bon chapeau à la dernière mode et à bon marché, il faut aller chez Z. Blum, 372-374 rue Lisbon.

—Dimanche prochain, F. Y. aura encore une messe supplémentaire pour la communion générale des jeunes gens qui ont fait leur retraite cette semaine. Cette messe aura lieu à 8 heures et celle de 8 h. 45 sera dite à 9 heures 30.

—La retraite des hommes commencera dimanche après-midi à 3 h. 30 pour se terminer mercredi matin. Le R. P. Mothon en sera le prédicateur.

—Dimanche prochain, à une heure de l'après-midi, l'Association St Dominique procèdera à l'élection de ses officiers pour le prochain semestre. Tous les membres sont priés d'être présents à cette assemblée qui promet d'être très intéressante. On y discutera entre autres les différents clauses du règlement qui vont d'être redigés spécialement pour les membres de la fanfare.

—L'Association St D. donne à dans le cours du mois d'avril, une grande soirée presque exclusivement musicale. Le programme sera très élaboré et nous pourrions dire que ce sera la meilleure soirée du genre donnée par les Canadiens de Lewiston. Entre autres, il y aura *Paris, grand chœur* exécuté, avec accompagnement de fanfare, par l'orchestre qui vient d'être formé parmi les membres sous la direction de M. Gendreau; morceaux choisis par la fanfare St-D. et solos d'opéra par son directeur. Le tout se terminera par l'immuable comédie *L'Affaire de la rue de Lenoir*. Cette soirée aura lieu, très probablement, au Music Hall. Nous publierons la semaine prochaine une annonce avec d'amples détails.

—Mercredi, le 1er avril, les sœurs Webbing, de Londres, donneront une représentation au l'Opera House. Les journaux canadiens disent beaucoup de bien de ces charmantes actrices.

—Dimanche après-midi, à 1 heure 30, répétition générale du chœur de l'Eglise St-Pierre dans les salles de la Roy.

—Le maître Smith, d'Ansburn, qui était très dangereusement malade, revient rapidement à la santé. Le Dr Pennell, qui l'a assisté pendant toute sa maladie, assure que son patient est en pleine voie de guérison.

—MM. Cloutier et Roy ont eu l'heureuse idée de faire placer des barres transversales à chacune des extrémités de leur bac. Les passagers seront moins exposés à prendre un bain froid.

—Il est curieux de voir garçons et filles jouer aux marottes sur les parties sèches de nos trottoirs. L'appât du gain, quel!

—Si vous voulez acheter un habit en étamine noire (worsted) pour \$10, vous le trouverez chez Z. Blum.

—Un accident est arrivé au vu de modes des demoiselles Roberge, Thier et cela au grand avantage de nos marchands de nouveautés.

—Il n'y a pas eu de caucus, hier, pour la nomination des officiers de police, le maire n'étant pas encore revenu de Boston. Ce ne sera peut-être pas avant lundi que la nomination se fera.

—Le magasin de chaussures de M. Ellard a fait distribuer des crayons aujourd'hui, pour annoncer son établissement.

—Inutile pour les dames et de moiselles de se présenter à confesse demain soir. Les confesseurs seront exclusivement à la disposition des jeunes gens actuellement en retraite.

—Le Grand Tronc offre de nouveau au public l'avantage d'une excursion à Québec et à Montréal. Voir l'annonce au deuxième page.

## AVIS

M. T. Petit, notre agent, collectera nos abonnés demeurant à Lewiston et Auburn, à mesure que les abonnements seront dus afin d'éviter le retard dans les paiements. Ce sera à l'avantage de tout le monde. Il est aussi autorisé à prendre de nouveaux abonnés.

N.B.—Les abonnements ne se donnent pas pour une période moindre de trois mois.

## PETITES NOTES

La dernière robe de Mme Sarah Bernard coûte un peu plus de \$600. Elle est ornée de diamants et de turquoises.

L'industrie de la soie est l'une des plus importantes de France. La valeur de ses produits atteint annuellement près d'un demi-milliard, dont quatre cents millions pour la seule ville de Lyon.

Un tremblement de terre vient de se faire sentir en Italie à 1 heure 15 du matin.

Un éléphant faisait partie d'un cirque ambulante, à tout l'autre jour à Chicago son gardien, un nommé Scott. Celui-ci était monté sur la tête de l'animal et l'entraînait un peu trop fort pour lui faire exécuter ses exercices quotidiens quand tout à coup le malheureux Scott a glissé par terre. L'éléphant l'a emporté avec sa trompe et l'a assommé sur le sol. C'est le troisième gardien que cet éléphant tue.

Les dépêches annoncent que le président Hypolite de la République d'Haïti vient de mourir subitement d'apoplexie.

Les statistiques nous montrent que 64 sur 100 000 soldats de l'armée prussienne se suicident chaque année.

La durée d'une locomotive est en moyenne de quinze ans. Durant ces quinze années, une locomotive gagne \$300 000 à peu près.

La ville de St-Louis vient de décider de placer tous ses fils télégraphiques et téléphoniques sous terre. Les complices possédant ces services ont reçu avis qu'ils pouvaient et ils devaient avoir disparu le 1er janvier 1900.

Une description chinoise de la bicyclette: C'est un petit mulet qui l'on conduit par les oreilles et que l'on fait marcher en lui donnant des coups de pied dans le ventre.

## AFFAIRES CUBAINES

Encore une victoire

Washington, 25.—Le discours du sénateur Mills pour que le Cuba ait un gouvernement autonome, desent les Etats-Unis intervenir à cet égard, violent même, mais le sénat se semble pas disposé à suivre la chambre basée dans son cas d'intervention. On croit qu'une résolution sera adoptée aujourd'hui où il sera dit que nonobstant la politique de non-intervention dans le cas où il y a un différend entre des pouvoirs européens et leurs colonies, les Etats-Unis doivent se préparer à protéger à Cuba leurs intérêts déjà très étendus et en passe de l'être bien davantage.

On apprend que le gouvernement espagnol a fait dévaster les violentes articles de la *Espana* contre les Etats-Unis.

Des dépêches de source espagnole annoncent quelques légères défaites des rebelles et la prise d'un hameau où l'on a trouvé des archives de rebelles. Une autre dépêche annonce que deux colonnes espagnoles se sont encore livrées bataille par étapes d'après les quelques détails reçus ici. Les colonnes étaient commandées par le général Godoy et le colonel Hodgkinson la rencontre s'est effectuée à la plantation de Santa Rosa. Les deux détachements se sont fusillés pendant une dizaine de minutes. Résultat, 17 tués et 89 blessés dont plusieurs mortellement.

## LACURE PAR LA PRIERE

Grande Rapids, Mich., 11.—Une petite fille nommée Agnes Beck, âgée de 4 ans, est morte hier pendant que ses deux parents malades tentaient de la guérir, par la prière, d'un accès de fièvre typhoïde. Les cris de l'enfant, qui est morte privée de soins, ont attiré l'attention des voisins qui ont appelé le bureau d'hygiène, et le coroner a fait une enquête. Les parents sont des gens vains convertis à la croix.



## GRANDE EXCURSION

PAR LE CHEMIN DE FER DU

## GRAND TRONC

Montréal et Québec

LE 30 MARS 1896.

Prix aller-retour à Québec ou à Montréal, \$7.  
Prix aux deux villes de Québec et Montréal aller-retour, \$9.

Les billets sont bons pour les trains jusqu'au 30 AVRIL 1896.

Les trains partent de Lewiston et Auburn pour Montréal à 8 h. 40 du matin à heures 10 des précédents pour Québec à 9 h. 30 après midi.

On peut obtenir des places de les chars dorciors sur application M. J. Fowles, C. M. Hayes, Ag. Gén. Pass. Gérant général

## MODES DE PRINTEMPS

CHAPEAUX CHAPEAUX

— CHEZ —

T. L. MANSFIELD  
63 rue Lisbon

La patronne de ce magasin et Mlle Rose Couturier sont revenues de Boston et New-York, où elles ont visité et choisi toutes les nouveautés en fait de modes. L'assortiment est tout neuf et très varié. Les gouts les plus difficiles seront contents. Prix des plus réduits.

Chapeaux, Fleurs, Rubans, Aigrettes, Plumes, etc.

Chapeaux garnis avec goût.

Employées Canadiennes: Dames Rose Couturier et Mlle Martineau.



## Le journal d'un vau-devilliste

### UNE VARIANTE DE LA "DAME AUX CAMÉLIAS"

J'ai connu jadis un vieux confiseur qui, un peu découragé par les déceptions et les ennuis du théâtre, s'était retiré de la lutte et, pour vivre, s'était jeté dans la littérature enfantine.

Il écrivait, pour je ne sais quelle feuille destinée aux enfants, un conte par semaine où il mettait toute la grâce, toute la décence voulus.

Je lui demandai un jour comment il s'y prenait pour écrire des contes pareils, et surtout comment il faisait pour trouver chaque fois un sujet nouveau.

Il me répondit :  
— Rien de plus simple. Je mets en contes pour l'enfance tous les romans et toutes les nouvelles célèbres.

— Ah ! bah !

— Tout, rappellez-vous cela, tout est sujet à devenir un conte enfantine. On a dit que les hommes étaient de grands enfants, rien n'est plus vrai. Il n'y a qu'à regarder d'un peu près les histoires merveilleuses qu'on leur raconte, on voit qu'ils se passionnent pour les mêmes choses que celles qui les amusent quand ils étaient petits.

— C'est possible, diriez-vous, mais, passé-moi l'expression, assez philosophiquement obscure.

— Ah ! oui, évidemment, le langage des adultes est un peu plus élevé que celui des enfants.

— N'importe, quel est le point ?

— N'importe lequel ! Il suffit d'un petit arrangement.

Je restai assez surpris, quoique de la part d'un confiseur rien ne puisse m'étonner.

— N'importe lequel, insistai-je, ne vous vantez pas un peu !

— Ah ! par exemple, comment feriez-vous pour « enfantiser » la Dame aux Camélias ?

— C'est extrêmement facile !

— Eh bien ! écriviez, lui dis-je, à des petits neveux et des petites nièces, envoyez-moi un conte sur la pièce de Dumas et je dirai, partout que vous êtes un grand homme !

— Vous l'aurez deviné !

Le lendemain, je reçus le conte. Je l'ai gardé longtemps et l'ai montré à tous mes amis.

Naturellement, je l'ai perdu dans un ménage. Si on ne perdait rien dans les déménagements, ce ne serait pas la peine de déménager. Je vais le transcrire de mémoire.

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Il était une fois une bergère qui avait l'habitude de se parer chaque matin d'un bouquet de marguerites.

Un jour, elle vit passer un jeune homme joli et bien fait qui la regarda longuement et longuement qu'elle se sentit rougir et baisa les yeux, comme doit faire toute bergère qui a un jeune homme regard.

Le jeune homme passa le lendemain, puis le lendemain encore, mais, cette fois, il s'arrêta et surmontant une timidité qui paraissait naturelle, il adressa la parole à la bergère, qui lui répondit avec beaucoup d'esprit et de décence.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai vu dans le journal que vous étiez une bergère, et je me suis dit que j'allais vous enlever.

— Seulement, dit-elle, n'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas une bergère ?

— Vous avez raison, fit le jeune homme, je suis prince et fils de roi !

La bergère faillit tomber à la renverse et se mit à pleurer abondamment.

— Vous, prince et fils de roi, dit-elle, comment se peut-il que vous soyez ici ?

— J'y consens si bien que, si vous le voulez, nos noces auront lieu dans quelques jours.

Le jeune prince, charmé, tendit la main au jeune prince, et leurs noces furent annoncées partout à son de trompe.

La jeune fille était dans l'enchantement ; des marchands envoyés par son fiancé lui fournirent les plus belles robes que des ouvriers habiles taillèrent et ourdirent à sa taille.

Néanmoins, la bergère fut étonnée, dans la splendide corbeille de mariage que le jeune prince lui avait fait remettre, de ne voir aucun bijou.

— C'est que le prince ne les aime pas, lui dit un valet d'un air secret, ce n'est pas que nous en manquions, nous en avons des centaines au château.

— Je m'en passerai donc, répondit la bergère en dissimulant un petit soupçon de regret. Car si elle était belle et douce autant que jolie et spirituelle, elle était femme !

Le matin du jour où le mariage devait être célébré, la bergère qui se trouvait dans le palais d'été que son fiancé lui avait donné, reçut la visite d'un inconnu à tête blanche, l'air noble et vénérable.

— Vous ne me connaissez pas, dit l'inconnu.

— Non, répondit la bergère.

— Je suis le roi Duvallès XVIII, le père de votre fiancé !

— Son père ?

— A qui son fils n'a même pas daigné demander si ce mariage lui agréait et qui vient vous en dire sa surprise !

— A moi ?

— Ce mariage vous apporte ses complications, car vous avez aussi bien aimé votre vie que vous me l'avez donnée.

— Que voulez-vous dire par là, dit la bergère tout rougissante.

— Je vous dis que vous avez si bien aimé votre vie, que si vous n'avez pas voulu d'un mariage, vous n'avez pas voulu d'un mariage.

— Je n'ai pas regardé, répondit-elle, et j'ai gardé longtemps et l'ai montré à tous mes amis.

Naturellement, je l'ai perdu dans un ménage. Si on ne perdait rien dans les déménagements, ce ne serait pas la peine de déménager. Je vais le transcrire de mémoire.

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Il était une fois une bergère qui avait l'habitude de se parer chaque matin d'un bouquet de marguerites.

Un jour, elle vit passer un jeune homme joli et bien fait qui la regarda longuement et longuement qu'elle se sentit rougir et baisa les yeux, comme doit faire toute bergère qui a un jeune homme regard.

Le jeune homme passa le lendemain, puis le lendemain encore, mais, cette fois, il s'arrêta et surmontant une timidité qui paraissait naturelle, il adressa la parole à la bergère, qui lui répondit avec beaucoup d'esprit et de décence.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai vu dans le journal que vous étiez une bergère, et je me suis dit que j'allais vous enlever.

— Seulement, dit-elle, n'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas une bergère ?

— Vous avez raison, fit le jeune homme, je suis prince et fils de roi !

La bergère faillit tomber à la renverse et se mit à pleurer abondamment.

— Vous, prince et fils de roi, dit-elle, comment se peut-il que vous soyez ici ?

— J'y consens si bien que, si vous le voulez, nos noces auront lieu dans quelques jours.

Le jeune prince, charmé, tendit la main au jeune prince, et leurs noces furent annoncées partout à son de trompe.

La jeune fille était dans l'enchantement ; des marchands envoyés par son fiancé lui fournirent les plus belles robes que des ouvriers habiles taillèrent et ourdirent à sa taille.

Néanmoins, la bergère fut étonnée, dans la splendide corbeille de mariage que le jeune prince lui avait fait remettre, de ne voir aucun bijou.

— C'est que le prince ne les aime pas, lui dit un valet d'un air secret, ce n'est pas que nous en manquions, nous en avons des centaines au château.

— Je m'en passerai donc, répondit la bergère en dissimulant un petit soupçon de regret. Car si elle était belle et douce autant que jolie et spirituelle, elle était femme !

Le matin du jour où le mariage devait être célébré, la bergère qui se trouvait dans le palais d'été que son fiancé lui avait donné, reçut la visite d'un inconnu à tête blanche, l'air noble et vénérable.

— Vous ne me connaissez pas, dit l'inconnu.

— Non, répondit la bergère.

— Je suis le roi Duvallès XVIII, le père de votre fiancé !

— Son père ?

— A qui son fils n'a même pas daigné demander si ce mariage lui agréait et qui vient vous en dire sa surprise !

— A moi ?

— Ce mariage vous apporte ses complications, car vous avez aussi bien aimé votre vie que vous me l'avez donnée.

— Que voulez-vous dire par là, dit la bergère tout rougissante.

— Je vous dis que vous avez si bien aimé votre vie, que si vous n'avez pas voulu d'un mariage, vous n'avez pas voulu d'un mariage.

— Je n'ai pas regardé, répondit-elle, et j'ai gardé longtemps et l'ai montré à tous mes amis.

Naturellement, je l'ai perdu dans un ménage. Si on ne perdait rien dans les déménagements, ce ne serait pas la peine de déménager. Je vais le transcrire de mémoire.

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Il était une fois une bergère qui avait l'habitude de se parer chaque matin d'un bouquet de marguerites.

Un jour, elle vit passer un jeune homme joli et bien fait qui la regarda longuement et longuement qu'elle se sentit rougir et baisa les yeux, comme doit faire toute bergère qui a un jeune homme regard.

Le jeune homme passa le lendemain, puis le lendemain encore, mais, cette fois, il s'arrêta et surmontant une timidité qui paraissait naturelle, il adressa la parole à la bergère, qui lui répondit avec beaucoup d'esprit et de décence.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai vu dans le journal que vous étiez une bergère, et je me suis dit que j'allais vous enlever.

— Seulement, dit-elle, n'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas une bergère ?

— Vous avez raison, fit le jeune homme, je suis prince et fils de roi !

La bergère faillit tomber à la renverse et se mit à pleurer abondamment.

— Vous, prince et fils de roi, dit-elle, comment se peut-il que vous soyez ici ?

— J'y consens si bien que, si vous le voulez, nos noces auront lieu dans quelques jours.

Le jeune prince, charmé, tendit la main au jeune prince, et leurs noces furent annoncées partout à son de trompe.

La jeune fille était dans l'enchantement ; des marchands envoyés par son fiancé lui fournirent les plus belles robes que des ouvriers habiles taillèrent et ourdirent à sa taille.

Néanmoins, la bergère fut étonnée, dans la splendide corbeille de mariage que le jeune prince lui avait fait remettre, de ne voir aucun bijou.

— C'est que le prince ne les aime pas, lui dit un valet d'un air secret, ce n'est pas que nous en manquions, nous en avons des centaines au château.

— Je m'en passerai donc, répondit la bergère en dissimulant un petit soupçon de regret. Car si elle était belle et douce autant que jolie et spirituelle, elle était femme !

Le matin du jour où le mariage devait être célébré, la bergère qui se trouvait dans le palais d'été que son fiancé lui avait donné, reçut la visite d'un inconnu à tête blanche, l'air noble et vénérable.

— Vous ne me connaissez pas, dit l'inconnu.

— Non, répondit la bergère.

— Je suis le roi Duvallès XVIII, le père de votre fiancé !

— Son père ?

— A qui son fils n'a même pas daigné demander si ce mariage lui agréait et qui vient vous en dire sa surprise !

— A moi ?

— Ce mariage vous apporte ses complications, car vous avez aussi bien aimé votre vie que vous me l'avez donnée.

— Que voulez-vous dire par là, dit la bergère tout rougissante.

— Je vous dis que vous avez si bien aimé votre vie, que si vous n'avez pas voulu d'un mariage, vous n'avez pas voulu d'un mariage.

— Je n'ai pas regardé, répondit-elle, et j'ai gardé longtemps et l'ai montré à tous mes amis.

Naturellement, je l'ai perdu dans un ménage. Si on ne perdait rien dans les déménagements, ce ne serait pas la peine de déménager. Je vais le transcrire de mémoire.

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Il était une fois une bergère qui avait l'habitude de se parer chaque matin d'un bouquet de marguerites.

Un jour, elle vit passer un jeune homme joli et bien fait qui la regarda longuement et longuement qu'elle se sentit rougir et baisa les yeux, comme doit faire toute bergère qui a un jeune homme regard.

Le jeune homme passa le lendemain, puis le lendemain encore, mais, cette fois, il s'arrêta et surmontant une timidité qui paraissait naturelle, il adressa la parole à la bergère, qui lui répondit avec beaucoup d'esprit et de décence.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai vu dans le journal que vous étiez une bergère, et je me suis dit que j'allais vous enlever.

— Seulement, dit-elle, n'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas une bergère ?

— Vous avez raison, fit le jeune homme, je suis prince et fils de roi !

La bergère faillit tomber à la renverse et se mit à pleurer abondamment.

— Vous, prince et fils de roi, dit-elle, comment se peut-il que vous soyez ici ?

— J'y consens si bien que, si vous le voulez, nos noces auront lieu dans quelques jours.

Le jeune prince, charmé, tendit la main au jeune prince, et leurs noces furent annoncées partout à son de trompe.

La jeune fille était dans l'enchantement ; des marchands envoyés par son fiancé lui fournirent les plus belles robes que des ouvriers habiles taillèrent et ourdirent à sa taille.

Néanmoins, la bergère fut étonnée, dans la splendide corbeille de mariage que le jeune prince lui avait fait remettre, de ne voir aucun bijou.

— C'est que le prince ne les aime pas, lui dit un valet d'un air secret, ce n'est pas que nous en manquions, nous en avons des centaines au château.

— Je m'en passerai donc, répondit la bergère en dissimulant un petit soupçon de regret. Car si elle était belle et douce autant que jolie et spirituelle, elle était femme !

Le matin du jour où le mariage devait être célébré, la bergère qui se trouvait dans le palais d'été que son fiancé lui avait donné, reçut la visite d'un inconnu à tête blanche, l'air noble et vénérable.

— Vous ne me connaissez pas, dit l'inconnu.

— Non, répondit la bergère.

— Je suis le roi Duvallès XVIII, le père de votre fiancé !

— Son père ?

— A qui son fils n'a même pas daigné demander si ce mariage lui agréait et qui vient vous en dire sa surprise !

— A moi ?

— Ce mariage vous apporte ses complications, car vous avez aussi bien aimé votre vie que vous me l'avez donnée.

— Que voulez-vous dire par là, dit la bergère tout rougissante.

— Je vous dis que vous avez si bien aimé votre vie, que si vous n'avez pas voulu d'un mariage, vous n'avez pas voulu d'un mariage.

— Je n'ai pas regardé, répondit-elle, et j'ai gardé longtemps et l'ai montré à tous mes amis.

Naturellement, je l'ai perdu dans un ménage. Si on ne perdait rien dans les déménagements, ce ne serait pas la peine de déménager. Je vais le transcrire de mémoire.

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Il était une fois une bergère qui avait l'habitude de se parer chaque matin d'un bouquet de marguerites.

Un jour, elle vit passer un jeune homme joli et bien fait qui la regarda longuement et longuement qu'elle se sentit rougir et baisa les yeux, comme doit faire toute bergère qui a un jeune homme regard.

Le jeune homme passa le lendemain, puis le lendemain encore, mais, cette fois, il s'arrêta et surmontant une timidité qui paraissait naturelle, il adressa la parole à la bergère, qui lui répondit avec beaucoup d'esprit et de décence.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai vu dans le journal que vous étiez une bergère, et je me suis dit que j'allais vous enlever.

— Seulement, dit-elle, n'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas une bergère ?

— Vous avez raison, fit le jeune homme, je suis prince et fils de roi !

La bergère faillit tomber à la renverse et se mit à pleurer abondamment.

— Vous, prince et fils de roi, dit-elle, comment se peut-il que vous soyez ici ?

— J'y consens si bien que, si vous le voulez, nos noces auront lieu dans quelques jours.

Le jeune prince, charmé, tendit la main au jeune prince, et leurs noces furent annoncées partout à son de trompe.

La jeune fille était dans l'enchantement ; des marchands envoyés par son fiancé lui fournirent les plus belles robes que des ouvriers habiles taillèrent et ourdirent à sa taille.

Néanmoins, la bergère fut étonnée, dans la splendide corbeille de mariage que le jeune prince lui avait fait remettre, de ne voir aucun bijou.

— C'est que le prince ne les aime pas, lui dit un valet d'un air secret, ce n'est pas que nous en manquions, nous en avons des centaines au château.

— Je m'en passerai donc, répondit la bergère en dissimulant un petit soupçon de regret. Car si elle était belle et douce autant que jolie et spirituelle, elle était femme !

Le matin du jour où le mariage devait être célébré, la bergère qui se trouvait dans le palais d'été que son fiancé lui avait donné, reçut la visite d'un inconnu à tête blanche, l'air noble et vénérable.

— Vous ne me connaissez pas, dit l'inconnu.

— Non, répondit la bergère.

— Je suis le roi Duvallès XVIII, le père de votre fiancé !

— Son père ?

— A qui son fils n'a même pas daigné demander si ce mariage lui agréait et qui vient vous en dire sa surprise !

— A moi ?

— Ce mariage vous apporte ses complications, car vous avez aussi bien aimé votre vie que vous me l'avez donnée.

— Que voulez-vous dire par là, dit la bergère tout rougissante.

— Je vous dis que vous avez si bien aimé votre vie, que si vous n'avez pas voulu d'un mariage, vous n'avez pas voulu d'un mariage.

— Je n'ai pas regardé, répondit-elle, et j'ai gardé longtemps et l'ai montré à tous mes amis.

Naturellement, je l'ai perdu dans un ménage. Si on ne perdait rien dans les déménagements, ce ne serait pas la peine de déménager. Je vais le transcrire de mémoire.

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Il était une fois une bergère qui avait l'habitude de se parer chaque matin d'un bouquet de marguerites.

Un jour, elle vit passer un jeune homme joli et bien fait qui la regarda longuement et longuement qu'elle se sentit rougir et baisa les yeux, comme doit faire toute bergère qui a un jeune homme regard.

Le jeune homme passa le lendemain, puis le lendemain encore, mais, cette fois, il s'arrêta et surmontant une timidité qui paraissait naturelle, il adressa la parole à la bergère, qui lui répondit avec beaucoup d'esprit et de décence.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai vu dans le journal que vous étiez une bergère, et je me suis dit que j'allais vous enlever.

— Seulement, dit-elle, n'avez-vous pas remarqué que vous n'êtes pas une bergère ?

— Vous avez raison, fit le jeune homme, je suis prince et fils de roi !

La bergère faillit tomber à la renverse et se mit à pleurer abondamment.

— Vous, prince et fils de roi, dit-elle, comment se peut-il que vous soyez ici ?

— J'y consens si bien que, si vous le voulez, nos noces auront lieu dans quelques jours.

Le jeune prince, charmé, tendit la main au jeune prince, et leurs noces furent annoncées partout à son de trompe.

La jeune fille était dans l'enchantement ; des marchands envoyés par son fiancé lui fournirent les plus belles robes que des ouvriers habiles taillèrent et ourdirent à sa taille.

## Chemin de fer du GRAND MONTE

Cette ligne a un caractère spécial. Elle est la seule qui traverse le pays de la montagne.

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

Le 15 août 1905, les trains partent de

</

# LA FAUVETTE

## QUATRIÈME PARTIE

—Mille Adrienne ?  
—Très bien aussi.  
—J'en suis enchanté. Et mon-  
sieur le comte dort-il mieux ? A vil  
meilleur appétit ?  
—Benoît, dit Caplain dont la  
patience était à bout, vastu con-  
tinuer longtemps encore tes plat  
sottises ?

—L'ancien brasseur leva ses  
mains vers le ciel à la façon des  
Orientaux et répondit, dominant à  
sa physionomie une expression  
d'un comique achevé :

—Que voilà bien l'ingratitude  
des hommes ; on inflorise de leur  
précieuse santé, on désire avoir  
s'ils mangent bien, dorment bien,  
et sa lieu d'être touchés d'une si  
louable sollicitude, il ne faudrait pas  
se montrer prêts à nous avaler !  
—Mais bon, que tu es, tu ne  
vois donc pas que tu me fais subir  
et martyre ?

Claude Benoît se mit à rire.  
—Non, vraiment, répondit-il, je  
ne vois pas ça.

Le faux comte frappa du pied  
avec colère.  
—Voyons, dit-il d'une voix  
crainte, as-tu, oui ou non, quelque  
chose à me dire ?

—Si j'ai quelque chose à te dire ?  
je crois bien.

—Parle donc, alors, parle, parle !  
Le visage de Claude Benoît  
changea d'expression, et de gouai-  
leur qu'il était devint très grave.

II —UNE IDÉE DE CLAUDE BENOÎT.  
Les deux hommes restèrent quel-  
ques instants immobiles, se regardant  
d'un air de doute et de l'atone.  
Puis l'ancien brasseur Claude Benoît  
prononça ces mots :

—Le père Timothée vit toujours  
et la fille du voyageur inconnu, la  
vraie Jeanne de Palluel n'est pas  
morte.

Ces paroles tombèrent sur Ca-  
plain comme un grêle de coups de  
masson.

—Tu les as vus ? demanda-t-il  
d'une voix étranglée.

—Comme je te vois, en chair et  
en os.

—Tu leuras sa parole.  
—Pas si bête ! Le vieux a encore  
de bons yeux et aurait pu me re-  
connaître.

—Où, je comprends.  
—Chose singulière, au lieu d'être  
devant tout à fait sourd en vieillis-  
sant, il paraît que l'ouïe de la  
bonne oreille du bonhomme est  
devenue plus fine.

—Où ! cela m'importe peu.  
—Et pourtant, Thomas, cela a  
son importance. Les yeux peuvent  
faillir à reconnaître une figure ;  
mais l'oreille entend la voix de la  
personne ne laisse plus aucun  
doute.

—Soit. Mais je ne me trouve-  
rai jamais en présence du père Ti-  
mothée.

—Hein, on ne sait pas.  
—Que veux-tu dire ?  
—Que tout est possible.

—Voyons, si je quelque chose à  
redouter ?

—Rien, absolument rien, du  
moins quant à présent.

—Où, mais tant que cette jeune  
fille et le vieillard existent, je ne  
serai pas tranquille.

—Bah ! ils ne savent rien, ne se  
doutent de rien et, vraisemblable-  
ment, ne sauront jamais rien.

—Il suffit qu'ils existent pour  
que ces épouvantables cauchemars  
continuent à me torturer.

—Ainsi, mon pauvre Thomas,  
pourquoi cet si impressionnable ?  
Sans doute le père Timothée peut  
être un danger pour toi... pour  
nous ; mais il est vieux, vieilles, et  
ne peut plus tarder longtemps à  
mourir, j'en suis sûr ; mais le père  
Timothée mort, elle n'est plus dan-  
gereuse. Ce n'est pas elle qui peut  
reconnaître l'ancien Aubergiste des  
Doux diables.

—Claude, il faudra nous débar-  
rasser du vieux.

—Nous parlerons de ça. Mais  
rien ne presse.

—Tu crois cela ? Ah ! si tu étais  
comme moi sur des charbons ar-  
dents !

—Ritelles tes charbons ! Assu-  
rément, si le père Timothée de-  
venait menaçant, il ne faudrait pas  
hésiter à lui faire son affaire. Mais  
rien de ça. Et puis la chose ne se  
rait pas facile.

—Allons donc ! On le rencontre  
dans une sente de la forêt, on lui  
plante un couteau dans la poitrine  
et tout est dit.

—Je ne vois pas la forêt où l'on  
pourrait le rencontrer.

—Tu la connais bien, pourtant,  
et même mieux que moi.

—Tu parles de la forêt des Ar-  
dennes ; mais le père Timothée et  
sa fille adoptive en sont loin à pré-  
sent.

—Hein ?

—Hé, oui, ils ne sont plus au  
Morot ; le vieux a vendu sa bi-  
couque peu de temps après la mort  
de Mariette l'armois, car elle est  
morte cello-là, et ils ont quitté le  
pays.

—Pour aller où ?

—Du côté de Rocrol ; ils de-  
meurent dans un village appelé Ri-  
sacourt.

—Tu y es allé ?

—Bien sûr que j'y suis allé, puis-  
que j'ai vu le vieux et la demoiselle  
un peu de fois, assis sur un banc  
à côté de sa porte, la demoiselle  
dans la rue où j'ai rencontré  
deux fois. Ah ! Thomas, quelle  
jolie fille ! Quel air et quel maintien !  
Dieu la subissait jusqu'au  
bout des ongles ! Comme on voit  
bien qu'elle était née pour habiter  
un château ! Au lieu de ça, elle  
chante pour gagner sa vie, et plus  
si moins qu'une misérable hallerie.

Par exemple, il paraît qu'elle chante  
à se mettre à genoux devant sa  
voix.

Caplain grimaça une sourire.

—Dis-donc, seigneur châtelain,  
reprend Benoît, est-ce que tu n'as  
jamais entendu parler d'une jeune  
fille d'une merveilleuse beauté qui  
vient chanter jusqu'en Belgique et  
que l'on appelle la "Fauvette du  
Moulin" ?

—Si, l'on a parlé ici plusieurs  
fois de cette chanteuse ; est-ce que  
ce serait... ?

—Où, monseigneur le comte, la  
"Fauvette du Moulin" n'est autre  
que la fille adoptive du père Timo-  
thée, l'héritière des comtes de Pal-  
luel.

—Tonnerre ! qu'est-ce que tu  
m'apprends-là ? fit Caplain. Et ma  
fille qui désire entendre cette chan-  
teuse et qui paraît il y a quelques  
jours de la faire venir au château

pour la faire chanter dans notre so-  
ciété.

—Ah, bah !  
—Il paraît qu'on ne donne plus  
une grande fête aujourd'hui sans  
avoir la Fauvette du Moulin. C'est  
la chanteuse à la mode.

—Une étoile, comme on dit à  
Paris.

—Mille tonnerres ! qu'il y a des  
choses dont il faut se méfier.

—Mum ! hum ! fit Benoît, qui  
se plaignait le menton.

—A quel point ça te demande  
Caplain.

—Que s'il y a des choses dont il  
faut méfier, il y en a d'autres qui  
sont et qui ne devraient pas être.

Il y avait dans ces paroles de  
l'apaisant, contrebandier une allusion  
transparente fort surprenante dans  
la bouche d'un pareil gredin. Le  
faux comte n'eut pas l'air d'avoir  
compris. Après un silence, Claude  
reprit :

—C'est sans doute M. Henri Bo-  
delon qui a parlé à Mlle Jeanne de  
la "Fauvette du Moulin."

—Non, ce sont les demoiselles  
de Meyrens.

—Est-ce que le médecin connaît  
cette chanteuse ?

—Où, et mieux que personne.

—Je crois être sûr qu'il n'a  
jamais parlé d'elle ici. Mais comment  
t'en es-tu rendu compte ?

—Sais-tu que la veuve du Renard  
des Ardennes possède un moulin sur  
une rivière qu'on appelle la Murque ?

—Non, je ne savais pas cela.

—Et bien, Thomas, le père Ti-  
mothée et sa fille adoptive demeu-  
rent au moulin Jacquet, qui est ce  
moulin dont Mlle Huileton et son  
fil sont les propriétaires.

—Est-ce possible ? exclama Ca-  
plain.

—Dame, si tu ne veux pas me  
croire, tu peux aller t'en assurer  
toi-même à Risacourt.

—Je te crois, Claude, mais com-  
ment cela se fait-il ?

—Quand le vieux et la jeune  
fille ont quitté le Morot, il y a de  
ça quelques années, ils se sont ren-  
dus au moulin de Risacourt où le  
père Timothée avait un ancien ca-  
marade, lequel se nommait Verner et  
était le père du meunier. Il n'y  
avait pas un logement pour eux au  
moulin même ; mais à côté, il exis-  
tait une vieille chambre à four qui  
ne servait plus à rien et tombait en  
ruine. On en donna la jouissance  
au père Timothée. Or le vieux  
avait quelque mille francs d'écon-  
omie ; pour en voir plus vite la fin,  
il mit la petite dans un pensionnat  
et fit construire à la place de la  
chambre à four une maisonnette  
d'un fort joli aspect, ma foi, avec  
une chambre au dessus du rez-de-  
chaussée pour la jeune fille. Ce fut  
quand le vieux eut épuisé sa bourse  
et eut beau gratter son fond pour  
trouver une dernière pièce d'or, que,  
n'ayant plus rien à se mettre sous  
la dent et ne pouvant plus payer les  
mois de pension, la petite quitta l'é-  
cole et se décida à se faire chan-  
teuse pour gagner le pain de chaque  
jour.

—C'est drôle.

—N'est-ce pas que c'est drôle,  
Thomas ?

—Le vieux bûcheron a été bête.

—Comment cela ?

—Que ne restait-il dans son lit au  
lieu de pénétrer dans l'auberge en  
feu, au risque de se faire brûler ?

—Je comprends : si le père Ti-  
mothée n'avait pas sauvé l'enfant du  
voyageur, nous n'aurions pas à nous  
occuper aujourd'hui de la jeune fille.

—Vraiment, grognait Caplain.

—Jusqu'à présent elle ne t'a pas  
beaucoup gêné.

—Je sais qu'elle existe et je ne  
suis pas tranquille. Et puis, le mé-  
decin qui la connaît... C'est une  
fatalité !

—Si tu veux ; mais il ne se doute  
guère que la "Fauvette du Moulin"  
est la vraie Jeanne de Palluel.

—S'il apprend cela, Claude ?

—Comment ?

—Est-ce que je sais ! Tout est  
possible, tu le dis toi-même.

—Est-ce vrai, tout est possible.

—Eh bien !

—Nous verrons.

Le faux comte fut secoué par une  
sorte de frisson pendant que son  
visage se contractait horriblement.

Après un assez long silence, il reprit :

—Pourquoi l'appelles-tu l'au-  
vette du Moulin ?

—D'abord parce qu'elle demeure  
au moulin de Risacourt.

—C'est juste.

—Et puis, tu dois te rappeler que  
le père Timothée avait l'habitude  
d'appeler les enfants ses oiseaux,  
ses petits oiseaux.

—Où, en ce temps-là il appelait  
aussi ma fille son petit oiseau.

Parlant de sa fille adoptive, il  
disait : "c'est ma fauvette." Voilà  
pourquoi la chanteuse a été surnom-  
mée la "Fauvette du Moulin."

La conversation s'arrêta là. Ca-  
plain, les coudes sur la table et la  
tête dans ses mains, réfléchissait.

—Monsieur le comte n'a-t-il plus  
rien à me dire ? demanda Benoît  
au bout d'un instant.

—Plus rien pour le moment. J'ai  
besoin de réfléchir avant que nous  
reprenions de tout cela.

—C'est dans la réflexion qu'on  
trouve les meilleurs conseils. Alors,  
je peux me retirer ?

—Où.

Claude Benoît sortit du cabinet.

Il rencontra Mlle Rose et lui pré-  
senta ses respectueux hommages  
avec un sourire et des mouvements  
de physionomie étudiés. La jeune  
fille rendit froidement le salut ac-  
compagné d'un "bonjour" très sec.

—Très froide et un peu fière la  
demoiselle, se dit Claude, difficile à  
apprivoiser ; c'est bien, faudra voir.

Il alla ensuite faire sa visite à  
Mlle Adrienne avec laquelle il  
causa quelques instants. Ils étaient  
ensemble, la maîtresse de Ca-  
plain étant à être flattée et Claude  
Benoît étant fort expert en la ma-  
tière. Ils parvenaient facilement à  
s'entendre.

Trois jours se passèrent. Thomas  
Caplain était plus que jamais som-  
ber et taciturne. Toujours les mê-  
mes cauchemars effrayants trou-  
blaient son sommeil, lui enlevaient  
tout repos. Maintenant ce n'était  
plus seulement la nuit, mais aussi  
en plein jour qu'il avait de ces  
soudains qui le plongeaient dans  
l'hébété. Un bruit insolite le fai-  
sait tressailler, lui donnait la chair  
de poule.

Il avait de plus fréquentes hal-  
lucinations et des objets qu'il avait  
journalièrement sous les yeux sem-  
blaient s'animer et prendre des for-  
mes effrayantes.

Caplain ne pénétrait dans ses  
bois qu'en tremblant, s'imaginant  
qu'il allait voir se dresser devant  
lui, tout à coup, quelque menaçant  
fantôme. Lui, qui avait la passion  
de l'or, il n'en rassemblait plus sa vue,  
il ne songeait plus à compter les  
rouleaux enferrés dans son coffre-  
fort. L'appât ne revenait pas,  
lolo de là, il diminuait encore. Il  
maigrissait et sa figure, naguère

enluminée, prenait la teinte du ci-  
tron.

—Ca ne peut pas durer ainsi, se  
dit-il, si ça continuait, je devien-  
drais fou !

M. l'intendant était furieux  
contre M. le comte, qui se mettait  
ainsi martel en tête.

—Thomas Caplain, pensa-t-il,  
était pourtant un homme fortement  
trempé ; mais voilà, le luxe et les  
autres jouissances de la vie l'ont  
gâté. Il y a quelque temps, il n'a  
avait qu'un hameton dans la tête ;  
à présent il en a une douzaine. Enfin,  
n'y tenant plus, Caplain dit à Be-  
noît :

—Claude, mon cher Claude, il  
faut que cela finisse.

—Qu'est-ce qui doit finir ?

—Je ne veux plus vivre dans l'é-  
tat où je suis.

—Allons donc !

—Je me sens mourir.

—Des bêtises !

—Je ne vie plus, je meurs ! te  
dis-je.

—Alors tu es malade ?

—Où.

—Courons vite au médecin.

—Pas de plaisanteries, Benoît,  
quand je parle sérieusement.

—Mais je parle sérieusement  
aussi, moi, quand je propose de  
faire venir un médecin, plusieurs  
médecins si c'est nécessaire.

—Ce n'est pas un médecin qu'il  
me faut.

—Quoi donc, alors ?

—Me débarrasser du père Ti-  
mothée et de la chanteuse.

—Ah ! et comment ! demanda  
Benoît, en regardant fixement Ca-  
plain.

—Tous les moyens sont bons.

—Encore faut-il en avoir au  
moins un.

—Claude, tu es un homme d'ac-  
tion.

—Je le crois.

—Il faut que nous soyons tran-  
quilles que nous puissions vivre en  
paix.

—C'est tout à fait mon avis.

—Eh bien, le vieillard et la jeune  
fille nous menacent.

—Je ne vois pas ça.

—Je te dis qu'ils nous menacent,  
prononça Caplain d'une voix sourde  
et avec un regard farouche.

—Soit, puisque tu y tiens.

—Il faut les faire disparaître.

—Je te demande encore une fois  
comment ?

—Comme tu voudras.

—Ainsi c'est moi que tu charges  
de cette besogne ?

—Qui donc s'en chargerait, si  
ce n'est toi ?

—Je te remercie de ta confiance.

—Tu es énergique, adroit, rusé.

—Tu vas me faire rougir.

—Et tu tiens à conserver la po-  
sition que je t'ai faite ici.

—Où, certes.

—Et pour cela tu ne reculeras  
devant rien.

—Devant rien, devant rien...  
c'est à voir.

—Qu'est-ce que c'est que fais  
son affaire à un vieux bonhomme  
qui n'a plus pour deux liards de  
vie ?

—Ce n'est pas moins une vi-  
taine de besogne, sans compter les  
risques à courir.

—Aurais-tu peur ?

—Non.

—Il est plus facile de tuer un  
vieillard qu'un chevreuil dans les  
bois de Palluel.

—Passe encore pour le vieux,  
mais la jeune fille ?

—Où ! fit Caplain avec un sou-  
rire sinistre, une fauvette, un oi-  
seau !

—Tout ce que tu veux, Tho-  
mas ; mais je me casse la tête sur  
cette affaire à la pelle.

—De la pitié !

—Je ne sais pas ce que c'est ; de  
la pitié, peut-être. Mais, au lieu  
de cette jeune fille, et de la jeune  
fille, je ne pourrais pas en avoir  
une homme, mais une femme, une  
jeune fille ! Pour cela, vois, Tho-  
mas, je ne suis pas encore assez  
canaille. Que veux-tu, encore  
quelques choses dans les églises.

—Voilà, les amis de Caplain  
d'une voix crainte, comme il se  
sentait dur.

—Je t'ai dit et je te le répète  
que le père Timothée me tuerait plus  
rien à craindre.

Le faux comte grimaça contre  
ses dents quelques mots inintelli-  
gibles.

—Voyons, reprend Benoît, ne  
peut-on pas se débarrasser de la  
chanteuse autrement que par un  
coup de couteau ?

—Eh ! que m'importe, pour-  
vu qu'elle disparaisse.

—Ah ! oui, j'ai bien la tête qui  
me tourne, mais je ne puis pas  
attendre qu'ils ne quittent la  
chanteuse autrement que par un  
coup de couteau ?

—Eh ! que m'importe, pour-  
vu qu'elle disparaisse.

—Ah ! oui, j'ai bien la tête qui  
me tourne, mais je ne puis pas  
attendre qu'ils ne quittent la  
chanteuse autrement que par un  
coup de couteau ?





— Les

flow





## BULLETIN COMMERCIAL

Howay.

M. F. X. Brunel, marchand d'acier, coin des rues Water et M.

Germain, barbier, a tenté de se sul-  
commencer à la muscquée.



## CHEZ NOS GENS

sunt alina cuna emploi.

Howay.

cier, coin des rues Water et M.

Germain, barbier, a tenté de se sul-  
commencer à la muscquée.



100



